

## LE TRÉSOR CAROLINGIEN D'EBANGE-FLORANGE

En avril 1873, un habitant d'Ebange<sup>(1)</sup> nommé Archen fit une fabuleuse découverte en bêchant son jardin : il mit au jour un trésor, constitué d'une masse de pièces très oxydées et de bijoux d'argent.

Il se réserva un spécimen de chaque bijou et une vingtaine de monnaies qu'il distribua aux curés du voisinage... Et l'heureux propriétaire s'empessa de contacter un bijoutier-orfèvre de Thionville (M. Curicque), auquel il vendit sa trouvaille. L'érudit thionvillois Charles Abel, rapidement prévenu, lui acheta pour le musée de Metz un spécimen de chaque bijou et de chaque monnaie<sup>(2)</sup>. Puis l'abbé Ledain, lui aussi averti, se rendit sur place et réussit à acquérir une cinquantaine de pièces. On doit à Charles Abel une première publication, avec quelques dessins<sup>(3)</sup>, suivie, plusieurs années plus tard, par celle de l'abbé Ledain<sup>(4)</sup>, qui privilégia dans son étude l'aspect numismatique.

On peut reconstituer la composition du trésor d'après ces deux publications, qui toutefois ne concordent pas sur tous les points.

### Inventaire du trésor

#### Monnaies

Abel parle d'un kilogramme de pièces d'argent, soudées par l'oxydation, mais Ledain évalue pour sa part le total à deux kilogrammes et à 2000 monnaies. Il semblerait qu'il ait pu admirer *de visu* environ 200 pièces diverses, celles que l'orfèvre décida de conserver : la grande majorité du trésor fut en effet... fondu sans autre forme de procès, bon nombre de pièces étant jugées « frustes » et illisibles ! Selon Abel, sur 1000 pièces achetées, 500 disparurent ainsi alors que Ledain estime qu'il retira 1200 grammes de monnaies sur les 1500 grammes achetés par l'orfèvre. En fait, il semble bien qu'un bon millier de pièces - au minimum - ait été perdu !

Celles qui échappèrent au massacre permirent une description relativement fiable, sur laquelle il serait hors de propos de s'étendre

1) Aujourd'hui annexe de Florange.

2) *A prix coûtant*, précise-t-il, soit 20 Francs...

3) C. ABEL, *Spécimens d'orfèvrerie mosellane*, Mémoires de l'Académie de Metz, 1874, p. 363-370.

4) A. LEDAIN, *Découverte de monnaies d'argent carolingiennes, impériales et épiscopales du X<sup>e</sup> siècle, à Ebange, annexe de Florange, près de Thionville*, Mémoires de la Société d'histoire et d'archéologie de la Moselle, t. 15, 1879, p. 99-136.

ici. On précisera simplement qu'il s'agit de deniers et d'oboles carolingiens, des frappes tant impériales qu'épiscopales, publiés dans différents comptes rendus spécialisés.

Selon Jean Lafaurie, spécialiste du monnayage du Haut Moyen Age, qui a bien voulu me renseigner avec son amabilité et ses compétences habituelles, les monnaies émanent de :

- Charles le Simple, en tant que roi de Lorraine (911-922) ; frappées à Metz ; il n'en restait que 4 exemplaires ; ce sont les plus anciennes ;
- Henri I<sup>er</sup> roi de Germanie (919-936) ; Ledain précise qu'il y en aurait eu 200 du même type, provenant d'un atelier verdunois ;
- Thierry I<sup>er</sup>, évêque de Metz (964-984) ; 128 exemplaires furent sauvés, sur un total beaucoup plus important ; ces pièces étaient les plus récentes du lot ;
- nombreuses pièces attribuables aux empereurs Otton I<sup>er</sup> ou II (973-983) ; 138 spécimens, frappés à Remiremont<sup>(5)</sup>.

## **Bijoux (Planche I)**

Selon la description et les dessins, assez schématiques, de Ch. Abel, les monnaies étaient accompagnées de :

- 1 - Six paires de boucles d'oreilles, d'un modèle simple constitué par un fil d'argent aux extrémités recourbées pour former fermoir ; diamètre 4,5 mm.
- 2 - Quatre fibules rectangulaires. Un motif central en forme de croix fleuronée est cantonné de feuilles et de perles, elles-mêmes entourées de perles plus petites ; les bords, incurvés, sont soulignés par un grènetis, comportant à chaque angle une petite perle ; environ 80 mm. A l'arrière, trace d'ardillon métallique. L'une fut acquise pour le musée de Metz, une autre, sur laquelle les motifs semblaient différer légèrement, fut conservée par l'inventeur.
- 3 - Six fibules circulaires. En argent, polylobées, décorées de pâtes de verre (ou de pierres semi-précieuses) disposées en cercles concentriques alternant avec des perles d'argent, diamètre environ 85 mm.

5) D'après J. DUPLESSY, *Les trésors monétaires médiévaux et modernes découverts en France*, Paris 1985, t. 1 (751-1223), n° 142. Tous mes remerciements à Jean Lafaurie pour son obligeante collaboration. Cf. également K. PETRY, *Die Münzprägung Herzog Theoderichs I von Oberlothringen in Ayl bei Saarburg*, *Hamburger Beiträge zur Numismatik*, Heft 33/35, 1979/81, *Anhang I : Katalog der Münzfunde Oberlothringens*, p. 27-28. Merci à Michel Parisse, professeur à l'Université de Paris I, Panthéon-Sorbonne, de m'avoir aimablement communiqué cet article.

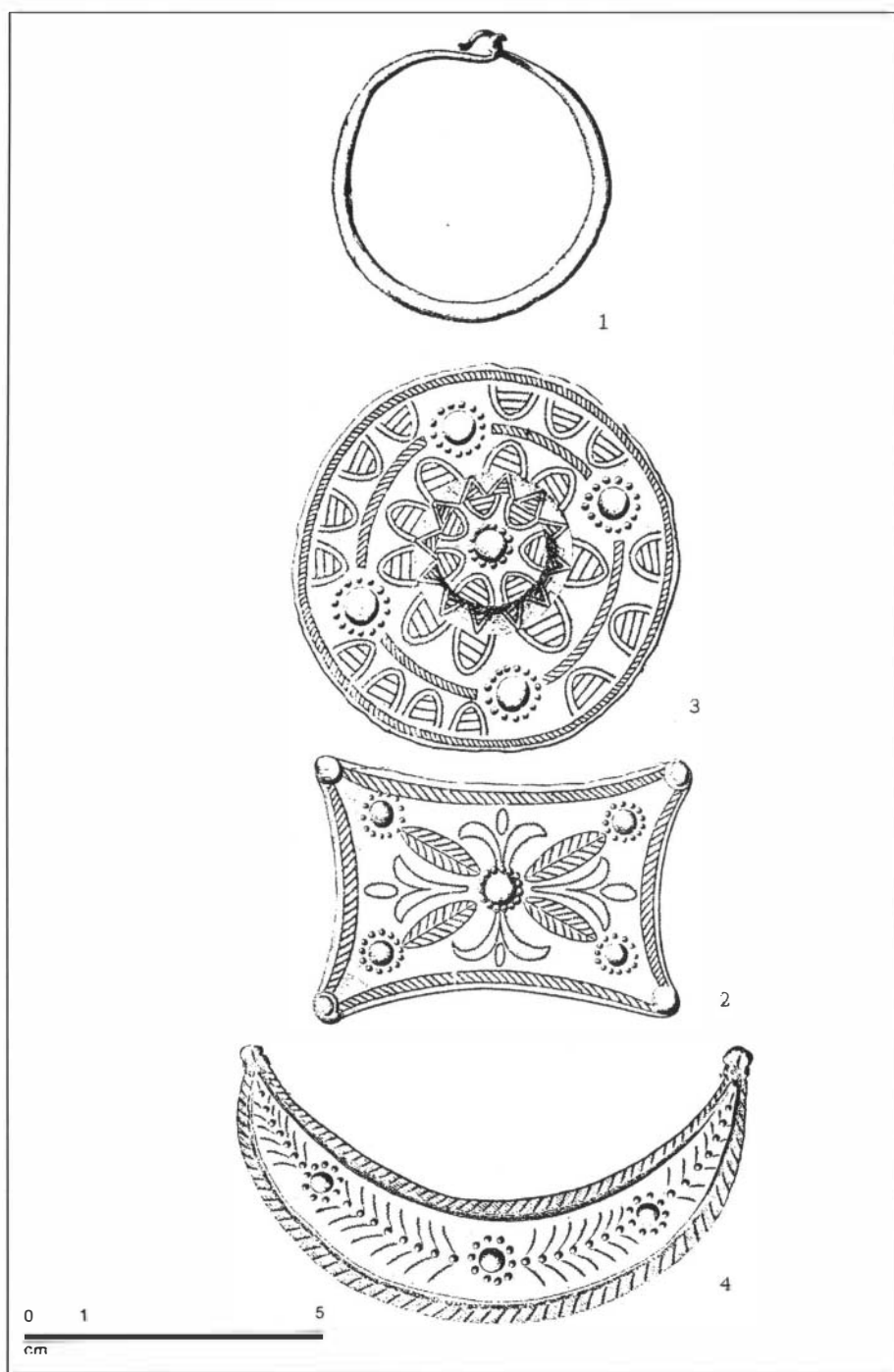


Planche I : les bijoux carolingiens d'Ebange. Dessins de Charles Abel (1874).

4 - Quatre fibules (?) en forme de croissant, à motifs de perles, encadrées par des pointillés ou un grènetis, alternant avec un motif végétal ; 85 mm. Abel dit avoir reconnu, au dos, des traces d'ardillon métallique.

Non dessinés par Charles Abel :

- Un autre spécimen de boucle d'oreille « avec trois renflements », certainement rehaussée de perles d'argent (conservé par l'inventeur) ; dimensions inconnues de même que le nombre exact de ces boucles.
- Le seul bijou présent en un exemplaire unique (conservé par l'orfèvre) était, selon les termes d'Abel, une *agrafe formée de deux cercles bijugués imitée de celles des Romains*. Il dit en avoir trouvé une semblable « dans ses vignes de Guentrangle » et en a fait don au Musée, où elle aurait figuré avec des « agrafes » analogues provenant de Puxieux<sup>6</sup>. Il s'agit certainement d'une fibule ansée symétrique, probablement d'assez grande taille, mais au décor inconnu.

Il est vraisemblable que tous ces bijoux étaient en argent doré.

## Etude et interprétation

470 monnaies auraient ainsi été identifiées, mais sur un total au moins quatre fois supérieur, ce qui fait de la découverte d'Ebange un des plus importants trésors monétaires - si ce n'est le plus important - du Haut Moyen Age lorrain... C'est sans parler des bijoux : là encore, la trouvaille sort de l'ordinaire ; les bijoux carolingiens sont rares et très mal connus et il semblerait que rien de similaire n'ait jamais été signalé en Lorraine ! Cette rareté s'explique aisément par une modification des coutumes funéraires : à partir de l'époque carolingienne, disparaît l'inhumation habillée - véritable manne pour les archéologues des périodes antérieures - et les défunts sont enterrés sans mobilier funéraire. Leurs bijoux et autres pièces de valeur n'ont donc, en règle générale, jamais été confiés à la terre et sont restés dans le domaine des vivants. Il faut donc un événement extraordinaire, comme celui qui a abouti à leur enfouissement à Ebange - sur lequel on reviendra plus loin - pour que de telles pièces aient été transmises à la postérité.

Transmises à la postérité n'est, en l'occurrence, qu'un doux euphémisme puisque l'ensemble a presque totalement disparu

6) Village de l'arrondissement de Briey (Meurthe-et-Moselle) où fut mise au jour, dès 1867, une importante nécropole mérovingienne.

aujourd'hui : de tout ce qui avait été vendu au Musée de Metz ne subsisterait plus qu'une seule boucle d'oreille, qui pourrait correspondre à la description laissée par Abel, à la différence que celle conservée est en bronze et non en argent<sup>7)</sup>. Quant aux monnaies, elles semblent avoir connu le même sort.

L'intérêt de la découverte d'Ebange est doublement extraordinaire : une masse colossale de monnaies du X<sup>e</sup> siècle, jointes à un trésor d'orfèvrerie carolingienne d'une insigne rareté. Deux raisons pour lesquelles elle aurait pu occuper une place de premier plan dans l'histoire du Haut Moyen Age lorrain. Bien que mentionnée occasionnellement dans diverses publications, elle ne semble toutefois jamais avoir été interprétée à sa juste valeur : on s'est, jusqu'alors, uniquement préoccupé de son aspect numismatique, en négligeant les bijoux, leur environnement et la portée tant archéologique qu'historique de la trouvaille, qui dépasse très largement le cadre local. Une étude nouvelle s'impose.

## Chronologie

Dans la mesure où l'échantillonnage monétaire récupéré reflète l'intégralité de la trouvaille, on peut établir la date d'enfouissement du trésor après l'année 983, *terminus post quem* fixé par les pièces les plus récentes. Toutefois, comme la datation de la masse de monnaies disparues restera à jamais ignorée, la période exacte demeure très problématique ; on ne peut, faute de mieux, que parler du X<sup>e</sup> siècle. Mais une question se pose : les bijoux étaient-ils contemporains ?

Il semblerait que non car ils paraissent nettement plus anciens. Bien que l'orfèvrerie carolingienne soit mal connue, certaines pièces se situent, sur le plan stylistique, dans la droite ligne des bijoux mérovingiens tardifs, dont ils représentent probablement un stade d'évolution ultime : citons la fibule ansée symétrique et les fibules circulaires polylobées (n° 3), de même que les boucles d'oreilles<sup>8)</sup>. Les bijoux apparaîtraient donc plus précoces que les monnaies et pourraient encore appartenir à la fin du VIII<sup>e</sup> ou au IX<sup>e</sup> siècle. On peut trouver confirmation de cette hypothèse par comparaison avec une découverte d'époque carolingienne du Nord de la France.

7) Catalogues des collections archéologiques des musées de Metz., M. CLERMONT-JOLY, *L'époque mérovingienne*, Metz, 1978, n° 316, p. 98, et Pl. 37.

8) Voir P. PERIN, *La datation des tombes mérovingiennes*, Genève, 1980, p. 214-215.

## Le trésor de Féchain (Planche II)

En 1967, un trésor du même type que celui d'Ebange a été, fortuitement, mis au jour à Féchain (Nord, arrondissement de Douai). Cet ensemble mixte comportait lui aussi des monnaies et des bijoux en argent, mais dans des proportions plus modestes.

Il se compose de 441 monnaies - oboles et deniers provenant du Nord de la *Francie* - s'échelonnant de 840 à 898 et de différents bijoux : une fibule ansée (58 mm), deux fibules polylobées (38 mm), une fibule quadrangulaire (30 mm) ; une paire de boucles d'oreilles décorées de renflements (45 mm) et des « éléments de colliers » en forme de croissant<sup>9)</sup>.



Planche II : les bijoux de Féchain (Nord).

Photo extraite de *La Neustrie*, *op. cit.*, p. 382. Reproduction Michel Coner.

Or, la ressemblance entre ces bijoux et les pièces d'orfèvrerie trouvées à Ebange est tout simplement exceptionnelle. Hormis les dimensions un peu plus réduites à Féchain - mais les dessins d'Abel ont peut-être été légèrement surévalués - la composition du trésor

9) P. PERIN, L. C. FEFFER, *La Neustrie. Les pays au nord de la Loire de Dagobert à Charles le Chauve*, Rouen, 1985, p. 416-418 ; photo couleur des bijoux, p. 382.

est la même et les pièces, bien que plus nombreuses à Ebange, sont semblables.

Dans les deux cas, on remarque une fibule ansée symétrique, mais la comparaison ne peut être poussée plus loin car c'est la seule pièce qui n'ait pas été décrite pour Ebange. Quant aux fibules polylobées décorées d'incrustations de pâte de verre, elles sont du même type. On pourrait penser à un simple hasard, ces deux catégories d'objets étant d'un modèle courant, mais la présence d'une fibule quadrangulaire à bords incurvés, d'un type probablement unique et inconnu jusqu'alors mais rigoureusement semblable à celles d'Ebange - encore que ces dernières soient plus décorées - et surtout des fibules en forme de croissant - parfaitement identiques cette fois et là encore d'un type inconnu - écartent tout doute à ce sujet et confirment l'extraordinaire ressemblance entre les bijoux de Féchain et d'Ebange.

Seul point de dissonance : les ornements en forme de croissant sont considérés à Féchain comme des éléments de collier et ont été rapprochés d'une petite chaînette en argent, alors que ceux d'Ebange sont, aux dires d'Abel, des fibules avec traces d'ardillon au revers. Il est possible qu'une telle chaînette ait pu passer inaperçue à Ebange, soudée par l'oxydation à la masse de monnaies et fondue du même coup, mais cela ne modifie en rien les conclusions d'ensemble.

En fonction des monnaies, le trésor de Féchain a dû être enfoui vers ou après 898 ; la datation des bijoux se place donc dans la seconde moitié du IX<sup>e</sup> siècle. Et en raison de leur similitude avec les bijoux lorrains, il semble logique de situer ceux d'Ebange dans le même espace chronologique des années 850-900.

Une telle analogie pose automatiquement le problème de l'éventualité d'une origine commune : s'agissait-il d'un même atelier de fabrication ou de la propriété d'une même famille ? Car à l'évidence, il ne s'agissait pas de n'importe quoi, porté par le premier venu, et abandonné n'importe où...

## **La Villa Regia d'Ebange**

L'origine aristocratique semble certaine, mais la découverte n'est pas funéraire : les bijoux et les monnaies ne proviennent pas d'une sépulture ; ils étaient contenus dans une cassette de bois (de dimensions inconnues), enfouie à 0,50 m de profondeur, à 200 m de la voie romaine Metz-Trèves : c'est donc bien une cache, un véritable trésor qu'un personnage de haut rang social aurait abandonné

(ou dissimulé). Si la découverte de Féchain a été faite en pleine campagne - on reviendra plus loin sur les circonstances qui ont amené l'abandon du trésor à un tel endroit - la trouvaille d'Ebange émane, à l'inverse, d'un site que l'on pourrait qualifier d'urbain.

Car Ebange n'était pas, au Haut Moyen Age, un quelconque village : c'est un des rares sites carolingiens attestés en Lorraine du Nord et connu comme *villa* ou *curia regia*. Et, en fonction du lieu où a été mis au jour le trésor d'Ebange, on peut raisonnablement penser qu'on a, par là même, retrouvé l'emplacement de ce palais carolingien de Florange, cité par les textes de la seconde moitié du IX<sup>e</sup> siècle. Il comportait certainement des infrastructures étendues, dont une partie au moins - ou l'ensemble ? - se localisait à Ebange.

Et la similitude des bijoux fait automatiquement penser à un même clan aristocratique, se déplaçant de palais en palais, conformément aux modes des temps carolingiens qui faisaient voyager les suites royales d'un palais à l'autre. On peut également évoquer l'œuvre d'un atelier commun ou le travail d'un même orfèvre : et Abel cite à juste titre dans son étude *Odilulfus*, un orfèvre impérial travaillant à Yutz vers 830, connu pour avoir été guéri sur la tombe de sainte Glossinde à Metz<sup>(10)</sup>.

Quelles que puissent être les interprétations, un autre point apparaît indéniable, c'est l'utilisation prolongée de ce palais impérial, au moins jusqu'aux dernières décennies du siècle suivant, puisque d'après les monnaies, le trésor n'y fut dissimulé, au plus tôt, qu'à la fin du X<sup>e</sup> siècle. Les bijoux avaient donc été soigneusement conservés pendant une bonne centaine d'années : simple thésaurisation de matières précieuses ou, plus vraisemblablement, signe d'attachement à un bien familial ancestral ?

Car la vocation aristocratique de l'endroit ne cessa pas du jour au lendemain ; en mars 1970, un autre trésor monétaire fut découvert à Florange : un millier de monnaies des XII<sup>e</sup> et XIII<sup>e</sup> siècles, encore des frappes épiscopales messines<sup>(11)</sup>. La trouvaille provient cette fois des environs de l'ancienne église Sainte-Agathe, éloignée de quelques centaines de mètres d'Ebange, mais dans une zone également fort riche en découvertes gallo-romaines : autre implantation satellite - sur un site qui en comptait une bonne demi-douzaine - ou déplacement des zones d'habitat lié à la conjoncture historique ? Quoi qu'il en soit, pérennité parfaite de l'occupation aristocratique de l'endroit, qui se poursuivra longtemps encore par la création, au Moyen Age, d'une puissante seigneurie foncière.

10) *Fuit quidam vir Odilulfus nomine faber imperatoris de villa cujus vocabulum est Judich.*

11) Première mention de la découverte : *Le Républicain Lorrain*, 1<sup>er</sup> avril 1970.



Il est significatif de constater que ces bijoux, que l'on peut donc raisonnablement dater de la seconde moitié du IX<sup>e</sup> siècle (années 850-900) émanent précisément de l'époque où les sources ne citent plus le *palatium* de Thionville - pourtant abondamment mentionné avant et après cette période - alors qu'apparaît dans les annales la *curia regia* de Florange.

C'est à l'occasion d'un conflit matrimonial entre le roi de Lorraine Lothaire II et le pape Nicolas I<sup>er</sup> que Florange entre officiellement en lice vers 862. Le roi demanda l'annulation de son mariage, mais sans attendre la réponse papale, épousa une concubine, ce qui déclencha toute une série de complications, tant diplomatiques qu'épiscopales. Il semblerait bien que Lothaire II ait alors résidé à Florange. En 869, c'est un séjour du roi Charles le Chauve qui y est rapporté. Vers 893-898, diverses mentions du roi Arnulf de Carinthie, un fils bâtard de Carloman (roi de Germanie de 887 à 895) et de son fils Zwentibold, roi de Lotharingie, indiquent que Florange fut une de leurs résidences favorites<sup>(12)</sup>.

C'est donc durant la seconde moitié du IX<sup>e</sup> siècle que s'établit l'âge d'or de la demeure carolingienne de Florange, sans que l'on puisse en préciser les causes véritables, très certainement liées à une vacance du palais de *Theodonisvilla*. Quoi qu'il en soit, le déclin de ce palais de Thionville n'a pu être que transitoire car la découverte d'un important trésor monétaire des X<sup>e</sup> et XI<sup>e</sup> siècles<sup>(13)</sup> - plusieurs milliers de monnaies, toujours des frappes épiscopales messines ! - indique qu'il reprit sa place au sein des préoccupations royales lotharingiennes.

### **Circonstances de l'enfouissement : Normands ou Hongrois ?**

A Féchain, l'abandon du trésor vers 898 est attribué aux Normands, souvent mentionnés dans la région. En 891, le roi Eudes leur livra une bataille à Wallers, à 20 km de Féchain. Il est donc très probable que l'enfouissement soit en rapport direct avec une attaque des Normands. Peut-on évoquer des circonstances identiques à Ebange ? Il faudrait pour cela que les Normands - auxquels on attribue tant de choses - aient également dévasté la Lorraine : un petit retour en arrière s'impose.

12) Cité, entre autres, par P. RAMBICUR et F. VILLALON, *Florange 2000 ans d'histoire*, Thionville, 1992, p. 43-44.

13) Trésor mis au jour en août 1886, rue Saint-Maximin. Cf. L. QUINTARD, *Description d'une trouvaille de monnaies messines des X<sup>e</sup> et XI<sup>e</sup> siècles*, dans *Journal de la Société d'archéologie lorraine*, 1886, p. 225-237, et le même, *Le trésor de Thionville*, dans *Mémoires de la Société d'archéologie lorraine*, 1888, p. 47-54.

Les Normands - qui étaient en réalité des Danois - ont ravagé le pays de 800 à 890, soit pendant près d'un siècle : il y avait donc de quoi marquer les esprits. Et les contemporains ont conservé un souvenir plein d'effroi de ces Vikings, qui ont réussi à saccager plusieurs grandes villes du royaume, dont Paris, assiégée plusieurs fois durant la seconde moitié du IX<sup>e</sup> siècle. Mais il s'agissait d'attaques très diversifiées et localisées, le plus souvent par voies d'eau, car les marins-pillards, beaucoup moins nombreux qu'on l'a prétendu, se contentaient la plupart du temps de suivre les fleuves et de profiter du manque d'organisation des troupes, dont on a souvent stigmatisé le peu d'ardeur au combat, chargées de défendre le pays.

La Lorraine ne fut touchée qu'en 882. Les pérégrinations des Normands dans la région sont relativement bien connues et la réalité est beaucoup moins sanglante que toutes les légendes qui se sont par la suite greffées sur les événements.

Début 882, ils quittent leur camp d'Esloo (près de Maastricht) et ravagent l'Eifel. Le monastère de Prüm est détruit en janvier. Bien que les pillages n'aient duré « que » trois jours, les dégâts furent conséquents et les pertes au sein de la population civile relativement importantes : beaucoup de paysans des alentours perdirent la vie en attaquant, malgré leur ignorance des tactiques guerrières, les Normands qui s'étaient installés dans le monastère après la fuite éperdue des moines. En mars, c'est au tour de Coblenz. Les Normands remontent ensuite la vallée de la Moselle et s'attaquent à Trèves : le 5 avril 882, la ville est détruite. L'impact sur le peuple fut très fort, mais est à relativiser ; là où certaines sources annoncent sans sourcilier la mort de la moitié de la population, d'autres précisent que les Normands ont massacré ceux qui n'avaient pas eu le temps de fuir... En quelques jours, la ville subit néanmoins de gros dommages et elle était en feu le dimanche de Pâques.

Les pillards se dirigent ensuite vers Metz mais sont arrêtés à Rémich, le 10 avril 882. Curieuse bataille, pour laquelle des éléments essentiels ont dû échapper aux chroniqueurs : alors que l'évêque de Metz, Wala, y perdit la vie, que l'archevêque de Trèves, Bertulf et le comte Adalard ne trouvèrent leur salut que dans la fuite, les Normands vainqueurs... abandonnèrent précipitamment la province sans demander leur reste ! Quoi qu'il en soit, après avoir ravagé Verdun et les alentours, les Scandinaves quittèrent définitivement la Lorraine<sup>(14)</sup>.

14) R. PARISOT, *Le royaume de Lorraine sous les Carolingiens*, Paris, 1899, p. 460-461.

Il semble à présent bien établi que les « envahisseurs » n'ont jamais dépassé Rémich : nos contrées ont donc été épargnées et l'enfouissement du trésor d'Ebange ne peut leur être imputé. Les mentions d'attaques régionales postérieures, comme celle qui attribue aux Normands l'incendie d'Ennery en 883, sont donc à rejeter et à attribuer, soit à d'autres événements, soit à des affabulations fréquentes en ce domaine ; les Normands, tout comme leurs prédécesseurs des « Grandes Invasions », ont toujours constitué des boucs émissaires fort commodes<sup>(15)</sup>...

Une autre invasion a touché la Lorraine du Haut Moyen Age : celle des Hongrois. Là encore, quelques précisions s'avèrent indispensables avant de pouvoir les incriminer à Ebange.

Parce que moins bien connus que leurs prédécesseurs danois, on n'a pas hésité à leur attribuer d'innombrables dévastations, touchant toute l'Europe : ils sont ainsi signalés de Rome à Brême en passant par Augsbourg, selon des schémas véritablement apocalyptiques. Car les Hongrois ont commencé à terroriser les populations civiles par leur apparence physique : ces cavaliers Turco-Mongols, petits et râblés, au visage couturé de scarifications rituelles, ont inspiré le même effroi que les Huns, quelques siècles plus tôt. On les a rendus responsables des mêmes horreurs : tout comme eux, ils étaient censés manger de la viande « cuite » sur le dos de leur cheval, alors qu'il ne s'agissait que d'une astuce - fort efficace et toujours en usage - pour éviter la fatigue du cavalier et les blessures de la monture. Tout comme les Huns avaient été le fléau de Dieu, les Hongrois passaient pour un juste châtiment divin aux péchés des hommes...

Pourtant, la réalité était bien plus prosaïque : ce n'étaient que de petits groupes de cavaliers pillards, à la recherche de proies faciles - telles abbayes et monastères - évitant soigneusement les affrontements mais subissant de cuisantes défaites dès qu'une troupe armée suffisamment aguerrie leur livrait combat. Leurs incursions, relativement tardives, couvrent la première moitié du Xe siècle mais restent assez limitées, particulièrement dans la région.

Hormis en 926 à Verdun - où ils détruisirent, entre autres, les archives du chapitre cathédral - les intrusions des Hongrois en Lorraine se situent dans un contexte bien particulier, en tant que... mercenaires au service du pouvoir en place ! Dans le cadre d'une

15) E. MÜSEBECK, *Beiträge zur Geschichte der Metzger Patrizierfamilie de Heu*, Jahrbuch der Gesellschaft für lothringische Geschichte und Altertumskunde, t. 17, 1905, p 123. Diverses chroniques carolingiennes situent une seconde attaque de Prüm par les Normands en février 892 : erreur de date ou autres agresseurs ?

succession épiscopale à Cologne en 953, Liudolf, duc de Souabe et son gendre Conrad le Rouge, duc de Lotharingie, s'opposèrent à l'empereur Otton I<sup>er</sup>. Metz devint vite un des enjeux de la querelle et le duc de Lotharingie n'hésita pas à faire appel aux Hongrois qui s'avancèrent jusqu'à Metz en 954, semant la panique dans les environs et particulièrement au monastère de Gorze. Selon un schéma alors bien établi, les moines emportèrent leurs richesses et les précieuses reliques de saint Gorgon dans une église de Metz pour les mettre à l'abri. Sage précaution car le monastère fut assiégé durant une bonne semaine. Toutefois, malgré la précarité des murs du bâtiment, alors en réfection et présentant de larges brèches, les Hongrois restèrent à distance, sans pénétrer dans le domaine et sans commettre aucun dégât. On les signala également à Remiremont.

Ce sont les seules mentions avérées pour la Lorraine. Quant aux autres, elles relèvent probablement de la légende : ainsi la destruction et l'incendie d'un faubourg de Sierck, tel que le rapporte Ledain. Et l'année suivante verra la fin de leurs incursions : en 955, la bataille de Lech (près d'Augsbourg) - où du reste périt Conrad le Rouge - mettra un terme aux errances des Hongrois<sup>(16)</sup>.

Cela n'a pas empêché une profusion de mentions, toutes plus fantaisistes les unes que les autres, attribuant aux Hongrois des dévastations sans fin. La réalité est toute autre : on ne citera qu'un seul exemple, édifiant, celui de l'abbaye d'Orval (aujourd'hui en Belgique) censée avoir été détruite par les hordes de Hongrois en 954, alors qu'elle n'a été fondée qu'en... 1070<sup>(17)</sup> !

Si Normands et Hongrois passent pour responsables de tant de ravages, c'est qu'ils s'en sont pris, en premier lieu, aux monastères et aux abbayes, où ils savaient pouvoir trouver richesses accumulées et réserves de vivres, sans la moindre défense organisée. Et comme les chroniqueurs et historiens des IX<sup>e</sup> et X<sup>e</sup> siècles étaient tous des ecclésiastiques, horrifiés par les saccages iconoclastes de barbares païens, obligés le plus souvent de fuir en emportant leurs saintes reliques, accroissant ainsi l'inquiétude des populations civiles<sup>(18)</sup>, ils ont transmis une vision dantesque de la situation qui dépasse souvent de fort loin la réalité des razzias, intermittentes et limitées. Il est vrai que ces bons moines régnaient en maîtres quasi absolus : seuls détenteurs du savoir écrit, représentant l'autorité

16) M. PARISSE, *Des miracles en Lorraine*, Nancy, 1979, p. 17, 30. M. PARISSE, O.G. OEXLE, *L'abbaye de Gorze au X<sup>e</sup> siècle*, Nancy, 1993, p. 77.

17) A. D'HAENENS, *Les incursions hongroises dans l'espace belge (954-955)*, Cahiers de civilisation médiévale, t. 4, 1961, p. 423-440.

18) Cf. cette prière inventée pour la circonstance par les villageois des environs de Prüm : *de gente fera Normannica nos libera*.

temporelle (de par l'étendue de leurs biens fonciers souvent immenses) et religieuse dans ces siècles de foi exacerbée où l'Eglise était pour beaucoup la seule et unique voie du salut, ils n'avaient jamais été habitués, jusqu'alors, à de tels traitements...

Bien que de nombreuses villes aient été partiellement incendiées -l'archéologie en fait foi- aucune des grandes cités du royaume n'a bien évidemment disparu suite aux dévastations normandes, ni même aucun monastère, parmi tous ceux, et ils furent nombreux, à avoir été la proie des Danois. On est loin des exagérations contemporaines, telle l'allégation de cet évêque de Nantes, affirmant en 867 que sa ville n'était plus qu'un désert depuis dix ans !

### **Les causes réelles**

Les Normands ou les Hongrois ne pouvant être incriminés, il convient de se tourner vers d'autres causes, susceptibles d'être à l'origine du trésor d'Ebange. Et comme souvent, ce n'est pas de supposés envahisseurs de la Lorraine, mais de sa conjoncture politique intérieure que viendra la solution. La seconde moitié du X<sup>e</sup> siècle fut en effet une période troublée, en proie à d'incessantes luttes pour le pouvoir, probablement bien plus sanglantes que la plupart des incursions venues de l'extérieur. Différentes chroniques signalent une situation conflictuelle entre 978 et 985, époque présumée de l'enfouissement du trésor.

Le roi de France Lothaire s'en prit à son cousin, le roi de Germanie Otton II (puis, après la mort de celui-ci, à son successeur Otton III) dans le but de recouvrer les territoires de l'actuelle Lorraine. On ne connaît, comme souvent, que les faits et gestes des têtes couronnées et de leurs vassaux, alors que les épreuves endurées par les populations civiles sont restées dans l'ombre ; pourtant, l'importance des forces en présence - même si les chiffres avancés relèvent de l'exagération - donnent une idée de la gravité de la situation. Aix-la-Chapelle, Metz et surtout Verdun (où des machines de guerre furent même employées en 985) connurent sièges et assauts divers, auxquels prirent part comtes et évêques lotharingiens. Attaques et contre-attaques, emprisonnements et prises d'otages se succédèrent ainsi au sein de l'aristocratie régionale divisée, chacun ayant choisi son camp, jusqu'en 987. L'évêque de Metz et Sigefroi, comte de Luxembourg y furent largement impliqués et c'est très certainement dans ce contexte qu'il faut replacer l'épisode d'Ebange : résidence aristocratique d'un clan qui était probablement partie prenante dans le conflit, en bordure d'une voie romaine - axe de circulation essentiel entre Metz et Trèves - la *villa regia* ne

pouvait manquer d'échapper aux hostilités, mais sans que l'on puisse, malheureusement, entrer dans le détail<sup>(19)</sup>.

Il semble néanmoins possible de revenir sur les circonstances de l'enfouissement de ce trésor, que l'on associe traditionnellement à une fuite devant un danger imminent. Or, cette hypothèse, couramment admise pour la plupart des caches monétaires antiques, paraît totalement anachronique. En effet, on ne s'enfuit pas - parfois sans espoir de retour dans un avenir proche - en laissant derrière soi une fortune susceptible de tomber aux mains du premier venu : bien au contraire, on l'emporte avec soi en lui accordant le plus grand soin. Confier des richesses à la terre s'oppose totalement à tout concept de fuite et correspond bien davantage à une notion radicalement opposée : un acte de résistance à une agression extérieure. C'est en présence d'un danger imminent que l'on enterre un trésor, pour le soustraire à la convoitise des envahisseurs ou des pillards (et par la même protéger sa propre vie), dont la préoccupation essentielle restait, le plus souvent, l'or et l'argent

Cette vision renouvelée modifie notablement l'interprétation du trésor d'Ebange : il n'a plus rien de commun avec la fuite d'aristocrates carolingiens devant les soudards du roi Lothaire. On peut probablement écarter l'hypothèse d'une attaque furtive au profit d'un siège en règle, voire prolongé, d'un site que rien n'empêche de considérer comme fortifié puisqu'il semble avoir résisté un certain temps, avant que les occupants ne se résolvent à mettre leurs richesses à l'abri sous terre. Mais c'est très certainement par la mort des assiégés que s'est soldée l'attaque : s'ils avaient réussi à s'enfuir, ils n'auraient pas manqué de récupérer leurs biens par la suite...

Et cette hypothèse se voit confirmée par des textes du Haut Moyen Age. Une chronique carolingienne précise, que dans Paris encerclé par les Normands en 885, c'est lorsque la résistance fléchissait que les assiégés commençaient fébrilement à enterrer sur place leurs trésors et les précieuses reliques des corps saints. Un autre analyste signale des comportements analogues dans les abbayes et monastères. Cette pratique devait être fort courante puisqu'un contemporain rapporte qu'une des craintes majeures des chefs normands, lors de leurs rapines en *Francie*, était qu'un siège trop long permette aux habitants... d'enterrer leurs richesses<sup>(20)</sup> !

19) C'est déjà à cette conclusion qu'était parvenu Ledain dans son étude (p. 129). Cf. F. LOT, *Les derniers carolingiens*, Paris, 1891, p. 97-99, *Encyclopédie illustrée de la Lorraine. Histoire de la Lorraine* (sous la direction de G. Cabourdin), M. PARISSÉ, *L'époque médiévale : Austrasie, Lotharingie-Lorraine*, P.U.N. et éd. Serpenoise, 1990, p. 83-86.

20) A. D'HAENENS, *Les invasions normandes, une catastrophe ?*, Paris, 1970, p. 69, 98.

## Conclusion

Il semble à présent possible de préciser que la *villa regia* d'Ebange a été bien autre chose qu'une simple ferme champêtre ou un lieu de villégiature : ne pourrait-on y reconnaître un *castrum* fortifié carolingien, relais de Thionville ? Il n'y aurait rien de bien surprenant lorsqu'on considère le complexe Daspich-Florange, occupé sans la moindre interruption depuis la préhistoire jusqu'à l'époque féodale, et à un degré d'importance qui dépasse le cadre habituel des environs : à un *vicus* industriel gallo-romain à facettes multiples, indissociable de riches infrastructures d'habitat et de nécropoles, a succédé une implantation aristocratique du Haut Moyen Age, intégrée à un *fiscus*, au domaine royal carolingien de Thionville<sup>(21)</sup>, avant de devenir une puissante seigneurie foncière, apanage d'une branche cadette de la Maison de Lorraine. Peu de sites du Nord Mosellan peuvent se targuer d'une telle pérennité et d'une telle richesse archéologique, au sein de laquelle le trésor d'Ebange ne constitue qu'un chaînon parmi bien d'autres.

Depuis plus d'un siècle maintenant, le site de Daspich-Florange a livré des montagnes de vestiges archéologiques, du néolithique aux Temps Modernes ; un certain nombre, provenant de découvertes fortuites ou de campagnes de fouilles non scientifiques, a d'ores et déjà disparu. Mais, depuis plus d'un quart de siècle, beaucoup d'autres ont été mis au jour dans le cadre d'opérations menées sous l'égide des différents services officiels des Affaires Culturelles de Lorraine : à quand une synthèse ?

Alain SIMMER

21) A. SIMMER, *L'origine de la frontière linguistique en Lorraine, la fin des mythes ?*, Knutange, 1998, p. 158-159.